

Mis en ligne le 13/06/2006

Rien ne peut justifier et expliquer les affligeantes banalités, les inadmissibles raccourcis et les maladresses que contenait le discours du pape Benoît XVI à Auschwitz.

Rescapé d'Auschwitz

Président de la Fondation Auschwitz

Ces derniers jours, la presse écrite a abondamment commenté la récente visite du nouveau pape Benoît XVI, «fils du peuple allemand», à la terre natale de son prédécesseur, Jean-Paul II et, singulièrement, le discours qu'il tint lors de son passage à Auschwitz-Birkenau. En dépit des formules et des précautions d'usage, les commentaires de la plupart des observateurs n'ont pas manqué de mettre en évidence le caractère décevant et problématique des propos tenus à cette solennelle occasion par Sa Sainteté. Et la déception se mue en indignation lorsqu'on sait que Benoît XVI n'est pas seulement celui qui porte désormais le titre du plus haut dignitaire de l'appareil ecclésiastique - gardien du dogme et de la foi catholiques-, mais qu'il est aussi cet homme qui, au titre de cardinal Joseph Ratzinger qu'il fut, a su se faire reconnaître comme un théologien d'envergure, un érudit réputé, voire même comme un philosophe -ce qui n'était pas le cas du très «pastoral» et médiatique «fils du peuple polonais», Karol Wojtyla, son prédécesseur. Cette stature intellectuelle pleinement justifiée fait que Benoît XVI ne peut plaider l'ignorance: il ne pouvait qu'être parfaitement au courant des termes et des enjeux des grands débats, théologiques et historiographiques, qui secouent, depuis longtemps, les discussions autour de l'histoire du IIIe Reich, de ses crimes et génocides. Rien donc ne peut justifier et expliquer les affligeantes banalités -«théologiques» et «historiographiques»-, les inadmissibles raccourcis et les maladresses que contenait le discours qu'il a tenu à Auschwitz, si ce n'est, précisément, une volonté politique expresse d'aplatir et de réviser grossièrement l'histoire du IIIe Reich. Car comment expliquer et comprendre autrement ses quelques propos étonnement chétifs sur le prétendu «silence de Dieu à Auschwitz» et notre incapacité de «déchiffrer les plans mystérieux de Dieu» quand on sait -et qu'il sait lui aussi- les termes, riches et féconds, des grands débats théologiques sur cette même question? Car comment expliquer et comprendre autrement sa réduction stupéfiante du régime national-socialiste à une «bande de criminels» qui a su abuser du peuple allemand et s'imposer à lui comme de l'extérieur, quand on sait -et qu'il sait lui aussi- l'ampleur des travaux historiques qui ont démontré exactement le contraire, à savoir l'implication directe de secteurs entiers de la société allemande dans l'avènement et la politique du national-socialisme? Car comment comprendre autrement aussi sa brève et dogmatique assimilation à l'idéologie national-socialiste de tout projet qui fait du «règne de l'homme» son but, quand on sait qu'il a été infiniment plus subtil et ouvert sur cette même question -au sujet de la sécularisation et de l'autonomie de l'homme- lorsqu'il débattait, au titre encore de cardinal Ratzinger, avec le philosophe Habermas(1)?

Si les propos de Benoît XVI à Auschwitz-Birkenau avaient de quoi décevoir même les observateurs les mieux avertis, ceux en revanche du théologien érudit qu'était Joseph Ratzinger ont, en raison de leurs objectifs idéologiques, de quoi surprendre et susciter l'indignation car ils atteignent et affectent la rectitude intellectuelle même, tout autant de la fonction que de la personne.

(1) Jürgen Habermas et Joseph Ratzinger, «Les fondements prépolitiques de l'Etat démocratique», Esprit, juillet 2004, pp.5-28.

Titre et sous-titre sont de la rédaction.